

# LE PROPAGATEUR

Vol. V.

OCTOBRE 1908

No 19

La Chronique. — A travers les ombres. — Le dernier moine de Saint-Aubin.

## CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le congrès Eucharistique de Londres, du 9 au 13 septembre : les exagérations de la *Presse associée* ; la vision d'O'Connell ; sa réalisation ; chiffres intéressants ; l'intervention du premier ministre ; opinion de Mgr Amette, commentaires du *XX<sup>e</sup> Siècle de Bruxelles* ; les prélats du Canada ; Mgr Bruchési au congrès ; la *Semaine religieuse* de Paris, l'*Univers* de Paris, le *Bien Public* de Gand ; le congrès à Montréal en 1910. — Le 50<sup>e</sup> du Pape à Saint-Pierre. — Beau mandement de Mgr Archambault. — Anecdotes au sujet de Pie X : "certaines portes doivent être fermées" ; "il ne sera jamais vieux". — Un document épiscopal sur les droits de l'Etat en matière d'enseignement ; il est signé par les 86 évêques de France ; ce qu'il énonce. — La rétractation d'un sectaire. — Appréciation de M. Hector Fabre des fêtes du III<sup>e</sup> centenaire. — La municipalité de Vauvert et la mémoire de Montcalm. — La fête des "Anciennes familles" ; discours de M. l'abbé Gosselin ; discours de Mgr Roy. — Les fêtes d'ouvriers à Montréal. — La grève des employés du Pacifique. — La fête de Notre-Dame : belles paroles de M. l'abbé Henri Gauthier, P. S. S. — La fête des morts. — Bénédiction d'églises, d'écoles, de cloches, d'orgues et de cimetière. — Un livre de philologie par M. l'abbé A. Nantel. — Nos défunts.

Pour cette chronique du mois de septembre 1908, Londres doit prendre le pas sur Rome. Suivant la très forte parole de Mgr Bourne, archevêque de Westminster, tout un quartier de l'immense cité anglaise s'est transformé, le dimanche 13 septembre, pour la clôture du congrès eucharistique, en "une vaste cathédrale", et Jésus-Christ, le roi et la victime de l'Eucharistie, a été acclamé comme rarement il le fut, non seulement en Angleterre mais partout dans le monde. Honneur au Christ et vive l'Hostie trois fois sainte !

Il est bien impossible de songer à résumer tout ce que nous avons lu, au sujet de ce congrès, dans les journaux et revues d'Europe et d'Amérique. Nous tenons seulement à noter ici, et ce d'après une communication d'un homme parfaitement autorisé à bien juger des événements et qui a pris lui-même une part active

au congrès et à la procession, que les dépêches de la *Presse associée* ont largement augmenté l'incident et la portée des interruptions des fanatiques lors de la procession. Comme le remarquait le nouvelliste de *La Presse*, M. Henri Perdriau, qui assistait au congrès, ce fut le fait de quelques-uns seulement et il n'eut pas de suites.

On a rappelé, en citant une page de *Nettement* (1), que le grand O'Connell eut un jour, il y a 80 ans — en 1828 —, dans un discours qu'il prononçait à Londres, comme une vision... " Savez-vous pourquoi je suis ici, s'écria-t-il ? Je suis venu pour entendre la messe à l'abbaye de Westminster." Ses auditeurs ne purent s'empêcher de rire, tant l'affirmation semblait absurde de pouvoir entendre la messe dans l'antique basilique que le protestantisme a dépossédée de la foi au Dieu de l'Eucharistie. Mais O'Connell continuait : " Oui, je suis venu entendre la messe à l'abbaye de Westminster. Un grand spectacle se découvre ici devant moi. Londres se transforme à mes yeux. Une ville nouvelle m'apparaît. Qu'aperçois-je ?... Quel est cet immense cortège qui remplit ces rues et se déroule sur ces places ? Quels sont ces encensoirs qui fument, ces fleurs qui jonchent le pavé, quelles voix, quels cantiques ont retenti ?... La croix ! C'est elle qui marche la première ! D'où viennent tous ces prêtres, ces jeunes filles vêtues de blanc, avec leurs bannières, ces enfants qui jettent des fleurs... Où va ce cortège, cette procession catholique ? " Et le grand orateur, répondant lui-même à ses interrogations, poussait ce cri de foi en l'avenir : " La procession catholique marche vers la vieille abbaye catholique, elle va la rouvrir et en reprendre possession. Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez rentrer le roi de gloire..."

Or, en lisant les innombrables comptes-rendus qu'on nous a faits du congrès eucharistique de 1908, ne voyons-nous pas accomplie, ou presque, la vision d'O'Connell ? L'immense cortège ? Ils étaient 300,000 ! Des encensoirs ? On les comptait par centaines ! Des fleurs ? Il en était venu rien que de France pour 65,000 francs ! Des prêtres ? Il y en avait trois mille ! Des pontifes ? Tout près de cent, dont sept cardinaux avec un légat du Pape à leur tête ! Des enfants, purs et confiants ? Ils processionnèrent 20,000. Oh ! la belle et consolante manifestation !

En 1850, Pie IX rétablissait la hiérarchie et les divisions diocésaines de cette Angleterre perdue pour l'Eglise romaine depuis

(1) NETTEMENT : *La Vérité de l'Evangile* préface.

deux siècles, considérée par elle comme pays de mission et péniblement travaillée par huit vicaires apostoliques. Il n'en fallut pas plus pour susciter les clameurs de la foule antipapiste : le Pape était brûlé dans les rues en effigie. — Cinquante ans ont passé, l'Eglise restaurée a formulé sa doctrine par Newman, — l'Oratorien d'Egbarston l'a appliquée aux problèmes des temps présents, — par Manning, archevêque de Westminster, tous deux cardinaux, tous deux conquis en pleines couches protestantes, tous deux universellement admirés. — Les catholiques sont aujourd'hui dans l'empire anglais au nombre de 12,053,000, dont la moitié résident dans les trois royaumes. Chaque année — le chiffre est de Mgr Bourne lui-même — ils opèrent 14,000 conversions ; ils comptent 30 archevêques, 107 évêques, 34 vicaires apostoliques, un préfet apostolique. Ils ont à Westminster dressé une cathédrale byzantine, pour marquer que le jour du triomphe s'est enfin levé, qu'ils sont sortis des catacombes, et, le dimanche 13 septembre, à deux pas de l'abbaye de Westminster et du palais de Lambeth, berceau du schisme, ils se sont déroulés en cortège pontifical, groupés autour d'un cardinal-légat !

\* \* \*

Mais l'intervention du premier-ministre, M. Asquith, à la requête des sociétés protestantes, pour empêcher qu'on portât processionnellement par les rues le Saint-Sacrement, n'est-ce pas assez pour enlever au congrès sa portée triomphale ? Voici la réponse de Mgr Amette, archevêque de Paris, à cette question. Il l'a donnée à un reporter du *Gaulois*.

“ L'interdiction que vous savez n'a nui en aucune façon à ces cérémonies de clôture ; nous ne comptons que sur une procession recueillie ; nous avons eu un cortège triomphal ! Cet incident ne doit pas nous faire oublier le parfait accueil que nous avons reçu de tous les Anglais et la tolérance et le respect dont ils ont fait preuve à notre égard, et dont nous avons eu la meilleure preuve au cours de cette même journée de dimanche ; tous les spectateurs — je ne parle pas bien entendu des catholiques, dont vous avez vu le vibrant enthousiasme — ont eu à l'égard du cortège l'attitude la plus déferente. Les rares protestations que l'on a eu à enregistrer, provenant de quelques individus disséminés çà et là dans une foule de quelques centaines de mille personnes, ont été sans importance aucune et n'ont entravé en rien le succès de cette superbe manifestation.”

“ Il y avait des signes de conspiration dans l'air — explique d'autre part un journaliste du *XXe Siècle* de Bruxelles — et beaucoup de personnes se réjouissent de ce que le Saint-Sacrement n'ait point été exposé à d'éventuelles brutalités sacrilèges. Ces personnes-là remerciaient plutôt le premier ministre anglais du pas de clerc qu'il a commis. Elles disent en effet avec

raison qu'à la moindre insulte concertée lancée au Saint-Sacrement, la foule aux nerfs tendus, très excitable, composée en grande partie d'Irlandais impulsifs, eût certainement tenté une réparation immédiate et improvisée. Cette réparation n'eût en rien offert les caractères ordinaires de l'amende honorable, et alors vraiment le sang eût pu couler.

“ A un autre point de vue, beaucoup de catholiques anglais partagent ce sentiment de reconnaissance un peu ironique à l'égard de M. Asquith, surtout ceux du Nord. Toute arme que le gouvernement libéral actuel donne contre lui-même aux électeurs catholiques est pain bénit en ce temps d'âpre lutte scolaire. Plus les catholiques conquerront de votes, plus près ils seront de leur victoire en matière scolaire. En portant la défense de porter l'Hostie sainte dans le cortège, le gouvernement a profondément blessé les catholiques. Si le peuple ne l'a pas compris, le peuple des mines, par exemple, absorbé par son travail quotidien et qui n'a pas le temps de lire les gazettes, ses prêtres se chargeront de le lui faire comprendre. Leur parole vivante, bien mieux que la parole moulée de l'imprimerie, retentissant au pied des autels où le Saint-Sacrement sera exposée en témoignage de réparation de la faute ministérielle, fera saisir par les moins lettrés des ouailles d'où est venu l'outrage à leur foi et à leur Dieu. Le mal qu'on a voulu faire à la cause catholique se tournera en bien et, malgré eux, contre eux, les ministres auront transformé le Congrès eucharistique en une glorification du nom de Dieu et une extension permanente de son règne, dans l'âme des enfants. Ajoutez que dans les incidents mêmes survenus entre M. Asquith et l'archevêque Bourne, celui-ci a eu si manifestement le beau côté que les catholiques peuvent encore y trouver et y trouvent en effet un sujet de légitime fierté. Le premier ministre, qui aurait voulu, en faisant tenir secrète son intervention, glisser toute la responsabilité du changement d'arrangements pour la procession sur les épaules de l'archevêque, a été forcé par Mgr Bourne à se découvrir, à quitter l'ombre des correspondances mystérieuses, à s'avancer en plein soleil, acceptant en face de tous la responsabilité totale de ses actes et de ses interdictions.”

\* \* \*

Trois prélats du Canada, Son Excellence Mgr Sbarretti, délégué apostolique à Ottawa, et Leurs Grandeurs Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et Emard, évêque de Valleyfield, assistaient au congrès de Londres. Tous les trois, le représentant de *La Presse* l'a heureusement souligné, ont été appelés à l'honneur de prendre la parole : Mgr Sbarretti, à la séance anglaise, à l' Horticultural Hall, dès le premier jour ; Mgr Bruchési, à la séance française, au Coxton Hall, aussi dès le premier jour ; Mgr Emard, le deuxième jour, à la séance française au Coxton Hall ; et de nouveau Mgr Bruchési, à la séance anglaise, puis à la grande séance publique de l'Albert Hall, le 10 au soir.

Du reste, les divers rapports des revues et journaux signalent avec une faveur marquée les discours et allocutions de notre archevêque. On nous pardonnera d'y insister. Ce sont là des choses qu'un chroniqueur montréalais se doit d'enregistrer :

“ Mgr l'archevêque de Montréal — écrit la *Semaine religieuse* de Paris — cot pour la France des délicatesses toutes filiales : soit en réunion de section,

soit en séance publique, il protesta de son dévouement, du dévouement de tous les Canadiens à son égard ; et parlant, entre autres choses, de ces fleurs qui étaient arrivées à Londres du continent par paquetot et train spécial : Et vous, fleurs de France, s'écria-t-il, si vous pouviez parler, que n'auriez-vous pas à dire..."

"L'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési — dit le correspondant de l'*Univers* — qui se révèle orateur éloquent et disert, touche les cœurs français, en nous parlant du Canada, cette fille de la France. Il excite des applaudissements enthousiastes en invitant les congressistes, pour 1910, à venir tenir le congrès eucharistique à Montréal, et nous promet que ce congrès sur les bords du Saint-Laurent, sera une merveille."

"La belle simplicité et la sobriété de l'éloquence classique — raconte l'envoyé du *Bien Public* de Gand — sont les qualités éminentes de la parole de l'archevêque franco-canadien, Mgr Bruchési, de Montréal. Celui-là est un maître-homme : quelqu'un me disait que sa personne et son éloquence rappellent Mgr Mermillod. Il est dans la force de l'âge, de taille moyenne, le front est haut et large, des yeux vifs scintillent derrière des lunettes d'or. Il parle avec une égale facilité l'anglais et le français, scandant ses phrases, les appuyant d'un geste tantôt bref, tantôt ample et large. Sa langue a un tour archaïque et savoureux, celle qu'on parlait à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle et qui s'est fidèlement conservée au Canada. Son éloquence est sévère, la pensée apparaît lumineuse, presque dégagée de tout ornement oratoire. Chaque phrase renferme une idée exprimée de la manière la plus concise et la plus frappante. Il parle avec autorité et pour apprendre quelque chose. Mgr Bruchési est la personnalité la plus entièrement sympathique du congrès."

Sur l'invitation de Mgr Bruchési, il a été décidé qu'après le congrès de Cologne en 1909, le congrès aurait lieu à Montréal en 1910.

\* \* \*

Le 18 septembre, le jour même du cinquantième anniversaire de son sacerdoce, le Souverain-Pontife a célébré, à huit heures du matin, une messe à l'autel de la chaire de Saint-Pierre, dans la basilique vaticane. Pie X était assisté à l'autel par les évêques de Trévise et de Padoue, par ses quatre secrétaires et les autres prélats de la famille pontificale. La garde était montée des deux côtés de l'autel par les gardes nobles en grande tenue, l'épée au poing. Huit cardinaux étaient présents, de même que de nombreux évêques, parmi lesquels un prélat français, Mgr Gibier, évêque de Versailles. — La famille du Pape, son frère et ses sœurs, qui seuls furent témoins il y a cinquante ans à l'ordination de leur jeune frère, étaient au premier rang de l'assistance. Dans la basilique, on remarquait de nombreux pèlerins, dont ceux de Toulouse et de Venise, ainsi que des milliers de jeunes gens, membres du congrès de la Jeunesse catholique, dont les porte-drapeaux entouraient l'autel. — Le Pape a célébré la messe avec le calice qui lui a été offert hier. Il portait la chasuble qui a été le présent des gardes

pontificaux à l'occasion du jubilé. — A l'entrée et à la sortie du Pape, la chapelle Sixtine, que dirigeait dom Perosi, a chanté le *Tu es Petrus*, et durant la messe, l'*Ave Maris Stella*, l'*Oremus pro Pontifice*, le *Pater Noster* et le *Salve Regina*. — Pie X a béni après la messe le labarum nouveau de l'Association de la Jeunesse catholique. Il a béni ensuite solennellement l'assistance et s'est retiré par la chapelle du Saint-Sacrement, où les cardinaux, les prélats et les personnes présentes sont venus lui présenter leurs vœux et baiser l'anneau du Pêcheur. Sa famille l'accompagna, après cette scène touchante, dans ses appartements.

Les fêtes officielles sont renvoyées au 16 novembre.

\* \* \*

A l'occasion de ce jubilé sacerdotal du Saint-Père, et à la date précise du 18 septembre, le premier évêque du premier diocèse fondé par Pie X au Canada, Mgr Archambault, évêque de Joliette, a lancé un superbe mandement pour mieux faire connaître à ses diocésains "la noble et grande figure du pilote à qui Dieu a confié, en ces jours difficiles, la direction de la barque de Pierre". Il raconte sa vie et ses œuvres, et rappelle en terminant quelques-uns des actes qui font de son pontificat, qui ne dure que depuis cinq ans, l'un des plus féconds qu'ait connus l'histoire. Nous tenons à détacher de ce magnifique document épiscopal une page pour nous palpitante d'intérêt.

" Si nous avons insisté sur l'action sociale catholique, son but, son champ d'opération, sur la sage direction que lui a donnée Sa Sainteté le Pape Pie X, c'est que bon nombre de laïques n'ont pas de cette action une idée exacte, en contestent même l'utilité en notre pays. Ils y voient une cause de malentendus et de divisions entre l'Eglise et l'Etat, entre les citoyens appartenant aux divers partis politiques qui gouvernent successivement la nation. L'exposé magistral qu'a fait Pie X de l'action sociale catholique, telle qu'il la veut dans le monde entier, répond à ces objections et place la question sur son véritable terrain. Soyons donc bien convaincus que c'est par cette action commune, et spécialement par le journalisme catholique, que nous pourrons, nous aussi, combattre "les doctrines malsaines que la littérature contemporaine nous apporte, sous des formes multiples, et qui tendent à ruiner les fondements mêmes de nos croyances et de nos mœurs", nous opposer victorieusement aux tentatives incessantes de la franc-maçonnerie, préserver nos classes ouvrières du socialisme, unifier enfin nos forces en vue d'assurer davantage le règne social de Jésus-Christ au milieu de nous."

\* \* \*

Les vrais grands hommes sont grands jusque dans les détails d'une conversation familière. On raconte sur Pie X l'anecdote suivante :

“ Il n'y a pas longtemps, le Saint-Père recevait en audience un ecclésiastique parisien qui crut de son devoir de demander à Sa Sainteté une grande condescendance pour les esprits dévoyés, plus ignorants que méchants : “ Très Saint-Père, lui aurait-il dit, je connais quantité de libres-penseurs instruits qui sont de très bonne foi et dont il ne faut pas décourager les sympathies catholiques. Elargissez les voies, ne fermez pas les portes à ceux qui veulent entrer.”

“ Monsieur l'abbé, répliqua Pie X, l'Evangile affirme que la voie large est la voie de perdition, et que, seule, la voie étroite conduit au salut. Ne me donnez pas de conseil antiévangélique, monsieur l'abbé. Au surplus, nous n'excluons personne, oh ! non, nous n'excluons personne ; mais peut-être est-il sage de tenir certaines portes fermées pour ne pas donner à quelques-uns de vos amis la tentation de sortir.”

\* \* \*

Il est incontestable que la répartie est de haute allure en même temps que très fine. Elle rappelle cette autre du roi Victor-Emmanuel à l'adresse de Pie X, alors qu'il n'était encore que cardinal de Venise, et que je cueille dans une revue :

Au moment de l'exposition des beaux-arts de Venise, il y a quelques années, le roi Victor-Emmanuel vint dans la capitale des doges en compagnie de la jeune reine Hélène. Le cardinal fut reçu au palais, et la conversation s'engagea, familière, au sujet du campanile :

— Dans cinq ans, disait le roi, vous verrez le campanile achevé.

— Majesté, vous le verrez, répondit le cardinal, car vous êtes jeune, mais moi je ne le verrai pas, car je suis vieux.

— Eminence, répliqua Victor-Emmanuel, pouvez-vous parler ainsi ? Mais vous ne serez vieux à aucun âge, vous !

Le roi avait raison.

\* \* \*

Au sujet des projets de lois scolaires du gouvernement français, un nouveau *tour de vis* à la liberté des pères de familles, les quatre-vingt-six évêques de France ayant charge d'âmes, dont quatre cardinaux et quinze archevêques, ont signé conjointement et publié, pour être lue dans toutes les églises du pays, une remarquable *déclaration* qu'ils adressent aux pères de famille chrétiens. Avant la séparation, les évêques s'adressaient au gouvernement, maintenant, ils parlent du peuple. Fasse le ciel qu'ils soient mieux

écoutés de celui-ci que de celui-là ! ce dont, du reste, nous ne voulons pas douter.

Voici comment l'important document épiscopal résume la question des droits de l'État en matière d'enseignement :

Tout d'abord, contrairement à la doctrine césarienne qui prétend que l'enseignement public est donné exclusivement *au nom de l'État*, nous vous disons, nous, vos évêques, qu'il l'est, qu'il doit l'être principalement, au vôtre. L'élève, l'enfant, ne commence pas par appartenir à l'État, il est à vous. Quand il aura grandi, lorsqu'il aura pris son essor de citoyen, l'État, alors, lui demandera directement sa part de contribution au service du bien social. Mais aussi longtemps qu'il n'est qu'un enfant, c'est de la famille qu'il relève avant tout ; celle-ci, en l'élevant, continue de le mettre au monde. Que dans votre tâche d'éducation naturelle, l'État s'offre à vous aider, qu'il vous supplée au besoin, soit ! mais qu'il ne pense jamais à vous supplanter. Qu'il ouvre des écoles, qu'il rédige des programmes, qu'il indique quelles connaissances, au jugement des gens compétents, doivent être, comme il dit, "le viatique intellectuel nécessaire à la mise en valeur de la personne humaine", nous l'acceptons. Loin de nous de songer à lui contester le rôle qui est le sien, de diriger l'enseignement de manière à pourvoir, soit aux besoins généraux de la société, soit à la plus grande utilité de ses membres. Ce que nous demandons, c'est qu'en toutes les formes de ses initiatives et de ses concours, il ne perde jamais de vue le droit primordial de la famille. L'État peut faire des maîtres d'école qui enseignent l'écriture, le calcul, l'histoire, la géographie, les sciences ; quant au maître d'école, en ce qui concerne la formation morale de l'enfant, c'est Dieu qui le fait ; et vous l'êtes, vous, pères de famille, par Celui qui vous a faits pères. Là encore, que l'État vous aide, qu'il vous fasse aider ; qu'il n'ose pas se substituer.

\* \* \*

Si au moins les hommes qui détiennent le pouvoir et fabriquent les lois antichrétiennes et injustes étaient des sincères et des convaincus. Mais comment veut-on qu'ils le soient ? Aussi, quand la mort vient frapper à leur porte — si Dieu leur en laisse le temps — il n'est pas rare qu'ils fassent le *plongeon*, comme ils disent en termes d'argot, il n'est pas rare qu'ils rétractent leurs erreurs. Oyez ce fait divers, de *La Croix* de Paris (9 sept.) :

M. Bouchilloux, ancien maire de Saint-Aubin-d'Eymet (Dordogne), est décédé il y a quelques jours.

Il y a plusieurs mois, se sentant mortellement atteint, M. Bouchilloux fit appeler un prêtre. M. le doyen d'Eymet accourut, reçut la confession du malade et lui apporta, sur sa demande, la sainte communion. Devant les personnes présentes, M. Bouchilloux témoigna hautement de sa répulsion pour la politique anticléricale et sectaire dont il avait été l'instigateur à Saint-Aubin.

Se souvenant ensuite que, grâce à ses agissements, Saint-Aubin était privé de curé, M. Bouchilloux voulut écrire lui-même au prêtre chargé du service de cette paroisse ainsi qu'à l'évêché. La première de ses lettres fut lue en



chaire, selon le désir de son auteur. Quant à l'autre, où M. Bouchilloux suppliait l'administration diocésaine de rétablir le culte à Saint-Aubin, elle a eu le résultat désiré, puisque depuis deux mois il y a un nouveau curé à Saint-Aubin.

\* \* \*

M. Hector Fabre, dans le *Paris-Canada*, rendant compte des dernières célébrations du III<sup>e</sup> centenaire de Québec, communique à ses lecteurs d'intéressantes réflexions sur la *situation* de notre entente cordiale entre Canadiens-français et Canadiens-anglais et sur les conséquences pratiques des magnifiques célébrations québécoises ; nous citons la fin de son article :

Si nous honorons nos ancêtres pour avoir lutté si vaillamment pour la suprématie, nous ne songeons pas à continuer des combats devenus inutiles ; nous remercions à chacun sa place, son rôle, sur un territoire assez vaste pour contenir et laisser prospérer tous les intérêts. A quoi nous servirait de nous disputer des parcelles de territoire, lorsque le territoire même ne sera jamais tout entier occupé ; pourquoi partirions-nous en guerre les uns contre les autres, lorsqu'à la fin de la journée, ce que nous aurions à nous partager serait trop lourd pour nos forces ? — Pays par excellence d'Entente cordiale... Si aujourd'hui elle fleurit aussi ailleurs, c'est bien chez nous qu'elle est née et qu'elle a trouvé un terrain particulièrement favorable. — Les Fêtes du Tricentenaire, en nous remettant sous les yeux les images glorieuses du passé, contribueront d'une autre façon à élever l'esprit national. Ce n'est pas sans profit moral que l'on revient sur toutes ces nobles actions d'autrefois, qu'on en relit l'histoire, qu'on en recherche les traces. Nous en concevons une plus haute idée de notre origine, une conception plus forte de notre rôle comme peuple. Cela change des pensées, des calculs, forcément un peu terre-à-terre de chaque jour. — Cette grande et belle histoire, on l'avait, autour de nous, un peu oubliée. Elle est apparue soudain dans tout son éclat. Chez nos voisins, par exemple, on s'est remis à relire cette série d'ouvrages de Parkman qui constituent comme une épopée, et qui placent le Canada à son véritable rang parmi les nations américaines. — Nous sommes aujourd'hui, chez nous comme au dehors, quelque chose de plus qu'hier, et c'est à Québec que nous le devons.

\* \* \*

*La Patrie*, de Montréal, publiait récemment, dans sa page éditoriale, un petit article qui en dit long sur la mentalité de certaines municipalités de France. Les dépêches ont, il est vrai, tenté d'expliquer la conduite des "socialistes" de Vauvert ; mais les faits restent les faits, et, d'après tous les journaux catholiques de France, l'article que voici garde son actualité et sa raison d'être :

On a coutume de dire que nul n'est prophète dans son pays. En effet que de grands hommes, incompris de ceux avec qui ils vivaient, ont dû chercher

à l'étranger le soutien nécessaire à leur génie. Mais la mort du moins leur apportait une revanche, et le peuple, qui les avait dédaignés vivants, faisait amende honorable à leur mémoire, leur élevait des statues, entretenait leur gloire. — Notre Montcalm n'aura pas eu même cette consolation posthume. Le village de Vauvert, sa patrie, vient de refuser un emplacement à sa statue. — Cette avanie à la mémoire du défenseur de Québec, d'un des plus magnifiques héros de l'histoire française, a causé une profonde émotion en France. Tous ceux qui ont le sentiment de l'honneur national, en rougissent. Il y a à peine deux mois, le glorieux vainqueur de Carillon était l'objet d'une sublime apothéose, sous les murs mêmes de la ville où il donna sa vie pour la France. L'Angleterre elle-même apporta son tribut d'admiration à celui qui l'avait si vaillamment combattue et elle célébra son souvenir avec une touchante piété. — Après ces manifestations, l'ingratitude du village de Vauvert n'en est que plus flagrante, plus déshonorante. — On s'explique mieux cette stupide vilénie lorsqu'on sait que Vauvert est une municipalité socialiste unifiée, où les théories de l'hervéisme ont dû oblitérer dans l'esprit des habitants les grandes idées de patrie, de dévouement et d'héroïsme. Montcalm était un soldat, et, après la religion, on ne veut plus de l'armée en France aujourd'hui. — Devant les protestations qui ont éclaté de toutes parts, les Vauvertois, dit-on, commencent à être un peu gênés de leur acte idiot, mais, quoiqu'il fasse, la honte leur en restera. Déjà l'on se montre du doigt, sur la carte de France, cet arrondissement de Béotie qui avait l'insigne honneur de posséder un Montcalm et qui l'a renié. — En dépit des Vauvertois, la mémoire du grand soldat français ne périra pas ; les Canadiens sont toujours là pour l'entretenir glorieuse et vivante.

\* \* \*

Eh ! oui, les Canadiens sont toujours là ! On a brillamment célébré, à Québec, dans la soirée du 23 septembre, une fête fort originale qui proclame à sa façon la vitalité de nos familles canadiennes-françaises. On avait imaginé — ce sont des patriotes qui ont imaginé cela ! — de convoquer tous les représentants des anciennes familles qui occupent, *depuis plus de deux siècles*, le domaine ancestral, et de leur distribuer des médailles commémoratives du III<sup>e</sup> centenaire de Québec. La fête a eu lieu dans la grande salle de l'Université Laval, au milieu d'un auditoire d'élite. Quelques extraits des discours qui furent prononcés en diront tout l'esprit.

Les fondateurs de nos premières paroisses canadiennes — disait M. l'abbé D. Gosselin, président du comité d'organisation de ces fêtes du terroir — nous en avons une preuve vivante sous les yeux, ne sont pas morts tout entiers. Plus fortunés que le fondateur de Québec, la plupart revivent dans des descendants qui portent dignement leur nom, qui sont restés catholiques et français comme eux, qui occupent encore le patrimoine familial ou, du moins, qui vivent encore à l'ombre du même clocher. S'il leur était donné de revenir au milieu de nous, ils seraient ravis de voir que leurs anciennes habitations n'ont guère changé. Les bornes en sont à peu près les mêmes ; le jardinet est encore attenant au logis ; le verger compte presque le même nombre de

pommiers ; la maison et la grange ont été rebâties, il est vrai, mais sur le même style, et sont encore assises sur le même site, sur le même côteau. En réalité, l'aspect général est si bien resté le même, que bon nombre pourraient aisément retrouver le chemin de leurs anciennes résidences. Les pionniers, en particulier, qui comptent des représentants parmi ceux auxquels le "Comité des anciennes familles" va décerner, tout à l'heure, une distinction honorifique, seraient fiers de leurs enfants comme ceux-ci le sont de leurs premiers parents canadiens. Ils les acclameraient avec nous, et remercieraient la Providence d'avoir béni les générations qui leur ont succédé sur la terre ancestrale.

Mgr Roy, le jeune et éloquent évêque auxiliaire de Québec, a pris la parole après M. l'abbé Gosselin, et, à son ordinaire, il a dit des choses très fines et très senties :

Nous assistons vraiment ce soir, débutait-il, à une démonstration peu banale et fort instructive. Et nous sommes sûrs cette fois que le spectre de l'impérialisme ne viendra pas hanter nos visions, car cette manifestation est bien française. — Autrefois, les souverains faisaient venir à eux leurs compagnons d'armes et leur donnaient des fiefs et des titres. Ainsi s'est formée la vieille noblesse d'Europe, la noblesse d'épée, dont l'or des blasons cachait mal le sang des batailles. De ces nobles habitaient parmi nous, ils ont repassé les mers après l'invasion anglo-saxonne. Nous fondons, ce soir, une autre noblesse plus pacifique parmi les fils de ces conquérants de la terre canadienne, et je l'appellerai volontiers la *noblesse de la charrue*. Nous lui donnons ses titres sous forme de médailles. — La vaillance de nos ancêtres s'est affirmée en des œuvres moins belliqueuses que celles des anciens peuples. Quelle histoire plus intéressante à lire que celle de nos aïeux, mais dans quelle plus belle page pourrez-vous la lire que dans celle de la terre qu'ils nous ont laissée ? — Le colon a vaincu, la terre est soumise, la vie plus calme devient plus facile et le livre poursuit ainsi ses chapitres jusqu'à la page à moitié blanche que vous écrivez maintenant. — Vous sentez qu'elle est bonne et bien-faisante, la terre qui a nourri vos aïeux. L'âme de ces vaillants a laissé quelque chose d'elle-même aux bois de vos forêts, aux sillons de vos champs et aux vaisseaux de vos plaines.

\* \* \*

Nos fêtes d'ouvriers, à Montréal, ont été, cette année comme par le passé, magnifiquement réussies à Notre-Dame et à Saint-Patrice. Plus que jamais les masses ouvrières, par le simple jeu des institutions démocratiques, sont appelées à prendre une part importante dans la vie et la direction des grands courants populaires. On peut estimer que le peuple, si intelligent et si sérieux qu'il soit, est plutôt mal préparé à prendre en ses propres mains la gouvernance de la chose publique et même celle de ses propres intérêts ; mais il y a un fait incontestable : les ouvriers, les ouvrières entendent se conduire, se diriger, se défendre eux-mêmes, par eux-mêmes, et, il est indéniable aussi qu'ils sont la force, qu'ils sont le nombre.

D'ailleurs les abus d'un trop grand nombre de gens, qu'on avait accoutumé d'appeler les membres de la classe dirigeante, les vexations des puissants et des fortunés, les *trusts* des capitalistes... ont fini par légitimer bien des choses. Seulement, il faudrait qu'à l'abus ne répondît pas un autre abus, et, en pratique, c'est là le difficile : faire le juste départ entre les droits et les devoirs.

C'est dire que la classe ouvrière, plus que jamais, a besoin d'être éclairée, d'être dirigée (au moral), d'être évangélisée. L'Eglise n'a jamais hésité devant un devoir, si délicat soit-il. Depuis plusieurs années, nous avons à Montréal, à la veille de la fête civique du travail, de magnifiques cérémonies religieuses, à Notre-Dame, pour les ouvriers de langue française, et à Saint-Patrice, pour les ouvriers de langue anglaise. En plus, cette année, sur demande à lui adressée par les organisations de nos femmes ouvrières, Mgr l'archevêque avait autorisé, pour le deuxième dimanche de septembre, à Notre-Dame, une cérémonie spéciale pour le monde ouvrier féminin.

Les trois cérémonies — les deux de Notre-Dame et celle de Saint-Patrice — ont été magnifiques. Au pied de la chaire des prédicateurs, M. l'abbé Bélanger, pour les hommes, le Rév. Père Hage, pour les femmes, à Notre-Dame, et M. l'abbé Smith, à Saint-Patrice, se sont groupées des masses imposantes d'ouvriers ou d'ouvrières, qui ont écouté avec respect et religion les éloquents allocutions des orateurs sacrés. Les deux cérémonies de Notre-Dame ont été présidées par Mgr Raicot, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr l'archevêque, celle de Saint-Patrice, par Mgr Gauthier, archevêque de Kingston.

\* \* \*

La grève des employés du Pacifique Canadien paraît enfin réglée. Elle a duré deux mois, et, rien qu'à Montréal on estime que plus de \$125,000.00 de salaires ont été perdus. La Compagnie sans doute a fait, elle aussi, des pertes sérieuses qui se chiffrent par des montants beaucoup plus considérables. Mais les actionnaires du Pacifique sont des millionnaires. Ils peuvent attendre. Ils se referont toujours. Tandis que pour nos braves ouvriers, c'est une perte sèche. La question est sûrement trop compliquée pour la régler d'un trait de plume, mais il semble bien que toutes les *unions internationales* sont plus ou moins des fléaux. D'ailleurs nos ouvriers canadiens qui se sont mis en grève par solidarité pour

leurs camarades de l'Ouest n'ont pas été consultés quand il s'est agi du règlement. On les a lâchés tout simplement. Qu'attendent-ils pour s'organiser en *union nationale et locale*? De cette façon ils verraient clair dans leurs affaires, et tout en sachant faire respecter leurs droits, ils risqueraient moins de s'aventurer à tâton dans des aventures plutôt ruineuses. Ah ! si, de part et d'autre, on s'occupait davantage de se pénétrer de l'esprit chrétien, il y a beau temps que le difficile problème de la "question sociale" entre le capital et le travail serait résolu.

\* \* \*

Le dimanche, 13 septembre, Mgr l'administrateur présidait à Notre-Dame de Montréal la fête propre de l'église-mère de la ville, de la "paroisse", comme disaient nos grands-pères : la fête du Saint Nom de Marie. M. l'abbé Henri Gauthier, qui prêchait le sermon du jour, a rappelé d'intéressants souvenirs.

Le 5 octobre 1823, dit-il, on fit la procession en l'honneur du Saint Rosaire dans les rues de la ville. — Quand le clergé eut pénétré dans le cimetière, Mgr le coadjuteur planta la croix au lieu où allait s'élever le temple où vous venez prier aujourd'hui. Et cela nous fait remonter à 1662, alors que fut construite la vieille église avec sa tour carrée, à 1658, alors que l'église paroissiale était annexée à l'Hôtel-Dieu, à la chapelle du fort, enfin à la cabane d'écorce qui abrita Jésus Hostie quand nos pères, le mousquet à l'épaule et la bêche à la main fondaient Ville-Marie. C'est toute notre histoire, non pas l'histoire des grands de la terre, mais celle des humbles, des petits, des ignorés qui ont été les tisserands les plus actifs de nos annales. Sans se recueillir jamais, ils en sont arrivés à ériger cet édifice immense qu'est notre peuple, ils ont eu une influence prépondérante sur l'avenir de notre race. Les causes de la grandeur d'un peuple ne sont pas dans les clubs politiques, dans les assemblées des lettrés, mais elles résident dans le faisceau que forment toutes les petites énergies réunies. — Ce sont ces ancêtres, ajoute le prédicateur, que nous saluons en ce jour de notre fête patronale. Ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont prié, ils sont morts et ont été ensevelis sur cette terre où vous venez prier aujourd'hui. Morts ! non, ils ne sont pas morts tout entiers, puisqu'ils nous ont laissés les traditions les plus saines et les plus fortes de notre vie nationale ! Mais ce passé ne sert à rien, s'il ne prépare le présent et l'avenir. Travaillons, ne mettons jamais en avant, pour justifier notre indolence, l'immensité de notre tâche. Ne nous croyons jamais inutiles. Quels que soient les obstacles contre lesquels nous avons à lutter, ne perdons jamais courage. Rien n'est petit dans nos actes ; pas un individu, si pauvre qu'il soit, qui ne laisse sa trace ; rien de notre générosité et de notre énergie ne se dépense en vain.

\* \* \*

Le dimanche suivant — 20 septembre — c'était la fête des morts à Montréal. Le peuple de la grande ville avait au cimetière

son pieux rendez-vous annuel. Depuis plusieurs années c'est ainsi. D'abord on y allait le premier dimanche de novembre. La nature alors, plus dénudée qu'en septembre, se prêtait peut-être davantage aux sentiments tristes et la couleur locale y gagnait. Mais, il faisait tant froid souvent et la foule était si nombreuse toujours que, pour parer aux dangers des refroidissements. Mgr l'archevêque a jugé prudent de fixer la date du pieux pèlerinage au troisième dimanche de septembre, où tombe, comme l'on sait, la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Et c'est une tristesse immense qui plane ce jour-là sur la foule et sur la ville. Sous ce ciel si beau de septembre, par un temps gris ou clair, les avenues de notre vaste cimetière se chargent de pèlerins attendris. Dix mille, vingt mille, cinquante mille chrétiens sont là qui marchent plutôt silencieux et toujours recueillis. C'est la visite aux regrettés absents, à nos chers morts ! Visite attristante sans doute, mais qui n'est pas sans consolation parce qu'elle n'est pas sans espérance.

Ces croix nombreuses, noires ou blanches, en marbre, en pierre ou en bois, qui surmontent chaque tertre ou chaque tombeau, ce sont des signes d'espoir puisque ce sont des signes de rédemption. Les chrétiens pleurent, mais aussi ils espèrent. La vie, hélas ! est courte, mais la mort n'est qu'un passage. O Dieu, que la pensée de la mort est salutaire aux croyants !

Bientôt, au pied du tertre d'honneur où se voit la scène du Crucifiement de Jésus entre les deux larrons, l'immense foule se masse. Sur un signe, on entonne et elle chante le "Requiem", le "De Profundis", le "Libera". Scène unique au monde, où s'affirme, entre les vivants et les morts, la plus consolante des solidarités, le plus émouvant des dogmes : la communion en Dieu de tous les chrétiens, la "Communion des Saints".

Un prédicateur éloquent — cette année ce fut M. le chanoine Gauthier — harangue la foule : il évoque les souvenirs des disparus, ces éternels oubliés ; il parle de la vie future et des espérances ; il prêche l'attachement à la foi des aïeux et la pureté des mœurs dans la vie. Tout cela est bien, tout cela est utile. Mais quels prêches, quelles paroles et quelles évocations vaudront jamais le spectacle de la foule elle-même, s'arrêtant un moment devant ses morts !

\* \* \*

La vie catholique, et la vie paroissiale, nous voulons dire les progrès de cette double vie, s'affirment toujours bien consolants

Nous n'en finirions plus si nous voulions énumérer toutes les bénédictions d'églises, d'orgues, de cloches ou de cimetières qu'on nous signale de partout.

Hier — 4 octobre — c'était la cathédrale de Saint-Boniface que Mgr Langevin bénissait au milieu d'un admirable concours de prélats, de prêtres et de fidèles. Mgr Roy de Québec a fait là encore un très beau discours — on ne sait plus les compter ! — et aussi Mgr Ireland, de Saint-Paul, qui a affirmé avec sa coutumière énergie et son incontestable maîtrise, que si l'ouest canadien-français est resté catholique, il le doit à son clergé et notamment à son incomparable archevêque défunt Mgr Taché, que si le Manitoba est resté sous le drapeau anglais — l'histoire se doit de le reconnaître — c'est encore dû à Mgr Taché. Mgr Bégin, Mgr Duhamel, Mgr Larocque, Mgr Bruneault, Mgr Racicot et Mgr Roy — entre autres — assistaient à ces belles fêtes.

Aux premiers jours du mois de septembre — exactement le 7 — à Notre-Dame-de-Lourdes du Témiscamingue, Mgr Lorrain, de retour d'un long voyage dans la région de l'Abitibi, bénissait solennellement un pensionnat des Sœurs de la Charité et un collège des Frères Maristes.

Le dimanche, 20 septembre, à la nouvelle et si belle église de Sherbrooke-Est, Mgr Larocque bénissait un harmonieux carillon de quatre cloches.

Le jeudi, 24 septembre, à l'église Sainte-Hélène, à Montréal, Mgr Racicot bénissait un orgue, et, trois jours après, le dimanche 27 septembre, Sa Grandeur bénissait un cimetière — l'un des plus beaux de la province — à l'île Bizard...

Et que d'autres "bénédictions" ou cérémonies diverses attestent tous les jours la vitalité de l'Eglise au Canada !

\* \* \*

M. l'abbé A. Nantel, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal, ancien supérieur du séminaire de Sainte-Thérèse, et très connu comme un de nos éducateurs les plus savants et les plus expérimentés, vient de rentrer au pays, après un séjour de trois ans à Paris. M. Nantel a profité de son voyage pour mettre au dernier poli et publier, sous le pseudonyme de A. Berloin, un travail important de philologie qu'il avait sur le métier depuis de longues années. Le nouveau volume, édité par la maison Honoré Champion, libraire de Paris, est intitulé: *La Parole humaine — études de philologie nouvelle, d'après une langue d'Amérique*. Il sera bientôt en librairie à Montréal, s'il n'y est pas déjà.

“ La langue qu'étudie M. Berloin — écrit M. Jean Lionnet, le correspondant parisien de *La Presse* — est l'algique qui est parlé chez de nombreuses tribus sauvages du Canada, mais plus purement chez les Cris.

Après avoir minutieusement analysé cette langue, M. Berloin n'hésite pas à conclure qu'elle constitue le langage primitif de l'humanité, d'où sont sortis tous les idiomes indo-européens.

Pendant que ceux-ci s'altéraient en se développant, celui des sauvages qui ne se développait pas, gardait quelque chose de sa pureté originelle.

“ Là, dit très justement M. Berloin, au sein de la vie sauvage, où l'homme n'a pas cessé de parler sa pensée, mais est resté dans une sphère d'immobilité quelque peu semblable à celle des abeilles et des castors, la langue a pu s'appauvrir dans son vocabulaire et s'altérer dans ses formes grammaticales; mais n'aurait-elle pas mieux gardé sa physionomie originelle, mieux gardé le type primitif? Peut-être sera-t-il permis de penser que le meilleur maître de la parole humaine est toujours, auprès de l'enfant, le père et la mère; que la transmission orale suffit pour assurer l'intégrité du langage; que, si l'écriture sert à fixer la parole, elle sert aussi à y introduire des variantes qui peuvent l'altérer profondément; qu'en définitive, l'état de société rudimentaire, uniforme, immobile, reste peut-être le moyen le plus efficace et le plus sûr de conserver à travers les âges l'identité de la parole humaine. Pourquoi la langue changerait-elle là où l'idée ne change pas, tournant sur elle-même, dans le même cercle, indéfiniment? ”

Je n'ai pas la compétence nécessaire — continue M. Lionnet — pour me prononcer sur la valeur philologique de la théorie de M. Berloin. Mais il me semble évident qu'elle est très intéressante et il me paraît non moins certain qu'elle sera très discutée.

Quand j'assistais, à l'admirable école du Lac-aux-Canards, aux classes ou aux récréations des enfants des Cris, je ne me doutais guère qu'un érudit découvrirait en eux les légitimes héritiers de la langue d'Adam! Il faut reconnaître que ce serait là une aristocratie qui dépasserait toutes celles de l'Europe. Et il n'aurait vraiment plus moyen de dire en parlant de votre continent : la jeune Amérique! ”

\*\*\*

Les derniers partis pour une vie meilleure parmi nos confrères, et que nous recommandons, suivant notre habitude, aux bonnes prières de nos nombreux lecteurs, sont :

M. l'abbé J. Sanfaçon, ancien professeur de sciences au séminaire de Québec, décédé à Saint-Roch de Québec, le 2 octobre, à l'âge de 65 ans ;

M. l'abbé Gédéas Plouffe, ancien vicaire, décédé à Saint-Edouard de Montréal, le 19 septembre, à l'âge de 51 ans.

M. l'abbé W. Plaisance, curé du Cap Santé, décédé à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 7 octobre, à l'âge de 58 ans ;

M. l'abbé D.-C. McRae, curé de St-Andrew's, Ontario, décédé le 27 septembre, à l'âge de 51 ans.

Que Dieu leur soit élément !

Misericordias Domini in æternum...!

*L'abbé Eliu J. Auclair.*



## A travers les ombres.

### I

L'étrange soir ! Des ombres se massaient dans le crépuscule morne, une horreur latente semblait se dégager de chaque recoin de ténèbres. Il n'était pas tard, cependant, à peine six heures. Mais le Sabbat allait de la nuit à la nuit, avec tous les rites, toutes les prescriptions des maîtres qui rendaient insupportable ce jour "sans pair entre les jours," que l'on devait accueillir "avec des chants, comme un roi, avec des ornements, comme une fiancée!.."

Gamaliel revenait vers sa demeure, au milieu de la foule de ces fêtes de Pâques, toute bruyante, cosmopolite, se hâtant, elle aussi, vers les maisons ou vers les tentes, dans l'effroi des phénomènes inattendus. L'immense Xystos, la place publique de Jérusalem, était couvert d'abris improvisés ; aux portes de la ville campaient de véritables tribus, pêle-mêle avec leurs ânes, leurs chèvres, leurs chameaux aux allures inquiètes. Et c'était un mouvement extraordinaire de fuite vers les abris sûrs des encombrements dans les ruelles étroites où s'achevaient les préparatifs du Sabbat.

Chaque corporation était groupée dans un quartier spécial. Ici, les bouchers égorgeant en plein vent, avec des gestes graves de sacrificeurs ; là, les marchands de fleurs, de légumes et de fruits ; plus loin, dans des outres de cuir, les vins exquis que les caravanes apportaient de Sidon et de Tyr ; et les bazars d'étoffes rares, les échoppes de parfums où toujours des pastilles d'encens et de sandal brûlaient... Mais les chants, les cris, les allées et venues du peuple n'égayaient plus ce soir de Nisan. Le temple tout illuminé en ces jours envoyait en vain de larges nappes de lumière sur Jérusalem la belle. Ces rayons fantastiques rendaient plus lourdes les masses d'ombre où, dans les quartiers déserts, d'autres ombres indistinctes semblaient se dissimuler et glisser.

Gamaliel revenait, pensif. Des questions redoutables se pressaient dans l'esprit du grand maître. Il essayait de rassembler ses pensées en désordre, comme au loin les pasteurs pressaient leurs troupeaux pour rentrer au bercail. Son regard ne s'arrêtait pas au spectacle pittoresque d'alentour. A vrai dire, il ne voyait qu'en lui-même. A peine s'il reconnaissait, avec un salut affectueux, Chaninah ben Dosa, qui avait prié pour le fils tant regretté de sa jeunesse, et Joseph d'Arimathie et Nicodème, sanhédristes

eux aussi, qui se hâtaient vers la porte d'Ephraïm. Au passage Nicodème jeta : " Nous viendrons après..." Après quoi ? Gamaliel ne questionna pas, il répondit d'un geste d'assentiment, au hasard.

Maintenant il franchissait l'entrée de sa demeure. L'appartement de Suzanne donnait sur la seconde cour, pavée de marbres, sans arbustes et sans fleurs ; seul, le jardin des roses des rabbis était toléré dans Jérusalem. Des eaux jaillissantes retombaient dans de larges vasques avec un bruit clair. Souvent Gamaliel écoutait le pas léger de la jeune fille rythmé par la musique de cette eau murmurante. Il la regardait passer, elle, la pureté, à travers le voile des eaux limpides. Mais ce soir-là, toute poésie et toute joie semblaient mortes, même cette unique de son cœur.

Suzanne était-elle rentrée ? (1)

Oui, elle était rentrée. Par une intuition rapide, Gamaliel le comprit. Toutes les fleurs qui ornaient la demeure pour la Pâque de la veille et pour la semaine solennelle qui suivait : narcisses, anémones, tiges de lys et d'asphodèles, toutes se flétrissaient devant les portes. Et il sentit que, revenant l'âme navrée dans cette maison en fête, Suzanne les avait arrachées aux tables, aux coupes, et jetées, jetées d'un geste de détresse.

Qu'elle devait souffrir, mon Dieu ! Il connaissait si bien cette âme profonde ; il lui aurait montré tant de compassion s'il avait pu arriver jusqu'à elle ! Mais elle ne le demandait pas, et respectant son silence, Gamaliel passa près de la chambre de la jeune fille sans une parole.

Il gagna la terrasse. Il pénétra dans l'Alyah, la salle où il se retirait pour étudier et pour prier. Par les draperies soulevées il apercevait Jérusalem déjà noyée dans un flottement de crépuscule, apaisée et lointaine comme en un recul de légende. Sur les monts de Moab des lucurs de pourpre flottaient ; et ça et là les lumières du temple, aveuglantes par places, passaient sur le cube blanc des maisons, sur le dôme des toits...

L'étrange nuit ! C'était par une nuit semblable, une nuit de Nisan, qu'Abraham fut saisi de l'effroi de la grande ténèbre quand l'Éternel s'approcha et lui parla. C'était la même nuit, lorsque, à Babylone, la main mystérieuse apparut sur les murs de la salle du festin, y gravant les mots que les devins essayaient d'expliquer en balbutiant : tout cela, aux dates qui devaient être celles de la Pâque ! La pensée de Gamaliel errait au bord de ces souvenirs,

(1) Voir le *Rayon* et *Après la neuvième heure*.

sans s'y arrêter trop. L'âme antique du juif, faite de tradition et d'épouvante, se mêlait en lui à l'âme raffinée et lasse de l'helléniste. L'effroi d'Abraham ne glaçait plus ses veines. Aucune main n'apparaissait sur le revêtement de marbre où la haute lampe d'huile de cèdre faisait, tour à tour, de la lumière et de l'ombre. Mais quelle main tout à l'heure saisissait et tordait le voile du temple, le déchirait depuis le haut jusqu'en bas ? Gamaliel sondait ce mystère accablant, et les heures redoutables du passé s'effaçaient devant l'heure unique que l'on vivait ce jour-là.

Seul, maintenant, à distance de tous, lui-même, bien lui-même, Gamaliel revoyait tour à tour chaque incident de cette journée : ses vains efforts pour arracher Jésus aux prêtres, la condamnation, les clameurs de haine ou de regret de la foule mobile, le supplice, la mort. Le repentir de Céphas l'émouvait ; la douleur de Suzanne le pénétrait ; la bassesse et l'ignominie du Sanhédrin semblaient éblouir de honte son visage. Hélas ! plus que la douleur, plus que la honte, le doute le torturait sous ce masque indifférent qu'il voulait garder encore. Qui était ce Jésus ?.. Qui ?.. Il l'appelait, et il le repoussait. Il voyait comme une énigme devant lui l'image sanglante qui lui était apparue au détour d'une rue, et ces yeux fermés, d'une douceur éternelle... C'est cette image de Jésus qui creusait encore ce mystère. *Qui s'abandonnait ainsi ? Qui parlait, qui souffrait ainsi, à la fois sous les malédictions et sous les bénédictions de tout un peuple, signe de contradiction posé parmi les hommes ?*

Gamaliel pressa son front à deux mains. Il voulait dominer cette émotion, fugitive peut-être ; dans la mesure où il le pouvait, il voulait en sonder profondément les causes. Il déroula un des manuscrits précieux des Ecritures, que leur prix même mettait à l'abri du vulgaire. Il chercha la prophétie dont parlait ben Zaccai. Il écarta Daniel. Il écarta volontairement Isaïe. C'était dans Zacharie, il se souvenait. Les admirables paroles qu'Abdias dirait tout à l'heure ! "Ouvre tes portes, ô Liban, et qu'un feu dévore tes cèdres," et le reste...

Il poursuivit la fin du chapitre XI où elles étaient écrites :

*Si vous le trouvez bon, donnez-moi mon salaire.*

*Ils pesèrent pour mon salaire trente sicles d'argent.*

*L'Eternel me dit : "Jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé !"*

*"Et je pris les trente sicles d'argent, et je les jetai dans la maison de l'Eternel pour le potier..."*

— Mais c'est Juda de Kérioth ! murmura Gamaliel. Tout à l'heure on parlait de lui dans le temple ! Il l'a vendu trente pièces d'argent !... Il a jeté ces trente deniers sur le pavé du Saint. Et les prêtres délibèrent sur l'emploi de cet argent impur ! Les paroles du prophète aveuglent comme ces éclairs qui passent... et puis l'on retombe dans la nuit."

Alors, comme lorsqu'il était enfant, dans ses angoisses, Gamaliel se tourna vers Hillel le Grand. Il se força à songer à l'aïeul presque centenaire qui parlait d'une voix lente et sûre, sans trouble, sans crainte ; il voulut, pour mieux chasser toute obsession, se rappeler les souvenirs que son père lui en avait transmis. De Babylone, Hillel était venu s'instruire à Jérusalem. Il labourait pour faire vivre sa vieille mère, et allait, la journée finie, entendre les instructions des rabbis. Un jour qu'il n'avait pu prélever sur ses pauvres gages le prix modique de l'entrée, on le découvrit, évanoui sous la neige contre une des fenêtres de la synagogue : il s'y était tenu collé, malgré le froid, contre les treillis, pour ne pas perdre une leçon. Que de fois le grand aïeul lui était apparu ainsi, dans ses rêves, défaillant sous ce manteau glacé qu'il ne sentait même pas, dans sa soif de vérité...

"La vérité ? Qu'est-ce que la vérité ?"

Gamaliel prononça-t-il tout haut ces paroles ? Elles tombaient le matin même des lèvres de Pilate. Et vraiment, jusqu'au jour même de la mort du Christ, c'était la plainte humaine qui montait ainsi vers Lui, comme elle était montée tout le temps de sa vie : non plus celle du corps qui souffre, mais celle de l'âme qui implore.

"Pourquoi n'a-t-il pas répondu ? songeait Gamaliel. La vérité sur Lui ? Pourquoi ne l'a-t-il pas dite à Pilate ?"

Quoi ! Tout le ramenait donc à cet obsédant souvenir ? Un sursaut d'orgueil pharisaïque le souleva. Qu'était-ce donc enfin que ce Galiléen, cet ouvrier ? Gamaliel entendait à peine son langage ! Il songea avec dédain que le manuscrit du livre de Job, la seule version araméenne qu'il eût des Ecritures, il l'avait enfouie sous une dalle de la cour, ne voulant pas que cette langue vulgaire — la langue que parlait Jésus ! — souillât de son contact les rouleaux hébraïques et les manuscrits grecs. Mais il ne savait pas alors que Jésus parlait cette langue des gens du peuple !

Que ferait il maintenant ?

Gamaliel s'obligea à suivre avec attention les textes qui couraient le long de la salle de la prière, paroles de l'Ecriture, ou sentences les plus célèbres de l'enseignement d'Hillel. L'ombre pha-

risaïque s'étendait sur le front du maître ; la chaîne de la tradition l'enserrait : son malaise intérieur en devenait insoutenable. Dans les âmes de lumière l'ombre ne descend jamais sans approfondir la douleur. Il lut tout haut cependant la sentence orgueilleuse que prononçait Hillel, enivré de sa science, enivré de sa gloire, de son titre de prince " le nasi " et oublieux de son passé :

" Nous, les maîtres, les bénis.

" Eux, les illettrés et le peuple, les maudits... "

Pourquoi la nuit était-elle aussi sombre ? Ces nuits, ces claires nuits d'Orient, d'une blancheur d'opale, semblaient se refuser à la terre *maudite par son sang*. Tout se taisait ; seul le vent passait dans les rues étroites et mettait encore une plainte dans les ténèbres. Qui se plaignait ainsi ? Quelle voix passait dans les souffles courts, brisés comme des bruits de lames ? Dans cette tristesse des choses Gamaliel souffrait de l'intensité de souffrance que donnent la nuit les idées fixes :

" Eux... les maudits... "

Alors l'homme du peuple qui mourait sur la Croix ?...

Gamaliel ne put finir. Les lettres brillaient toujours sur la blancheur du marbre. Ces lettres mentaient... Hillel mentait... Gamaliel lui arracha violemment son âme, il murmura : " Jésus béni... béni !... " Et ces mots l'allégèrent, comme si l'anneau qui le rivait à la chaîne pharisaïque se rompait, l'affranchissant de l'héritage d'orgueil, le laissant seul, face à face avec la vérité.

## II

On venait. Gamaliel se leva. Il s'obligea à dominer le frémissement de son être. Par le chemin des terrasses, Joseph d'Arimathie et Nicodème, amis tous les deux, et alliés du maître, le rejoignaient comme ils l'avaient dit. Ils étaient pâles et défaits. Une forte odeur de myrrhe imprégnait encore leurs vêtements. Ils saluèrent Gamaliel avec une vénération affectueuse. Ils s'assirent auprès de lui, en silence, comme aux jours de la mort, comme au jour des funérailles d'un fils unique. Autour d'eux, tout s'assoupissait sous le ciel sans étoiles, dans ce silence que le vent du désert semblait emplir de gémissements. Elles venaient lentement sur les lèvres orientales, les lentes paroles. Les mots qu'ils avaient à dire reposaient encore en eux, parmi les souvenirs sacrés. Leur douleur ne s'épanchait pas en pluie d'orage ; elle n'éclatait pas en rafales de tempêtes ; mais le cœur trop plein débordait à la

longue et goutte à goutte comme, au temps des pluies, l'eau des rares citernes dans l'immensité du désert.

— Quand je t'ai rencontré, tout à l'heure, dit enfin Nicodème, nous allions avec Joseph vers le Calvaire. Tout est fini maintenant.

— Je sais que tout était fini dès trois heures, interrompit Gamaliel d'une voix brève. Mais ne me parlez pas, ne me parlez plus de ses tortures !

Tant d'agitation passait sur le grave visage que Nicodème laissa jaillir les larmes qu'il essayait jusque-là de retenir.

— Je ne parlerai pas de son supplice, reprit-il, bien que nous ayons pu compter les plaies et les meurtrissures de son corps. Et cependant bien des réflexions singulières me sont venues en le regardant. Je l'ai vu souffrir ; je l'ai entendu ; ses plus grandes souffrances n'ont pas dû être celles de sa chair...

— Comment as-tu pu arriver jusqu'à Lui ? interrompit encore le maître. L'as-tu défendu des prêtres ? Insultaient-ils sa tombe, comme sa croix ?

— Je suis allé trouver Pilate, dit Joseph, dès que j'ai su par la rumeur publique que Jésus était mort. Je lui ai demandé le corps ; il me l'a donné. Et nous sommes allés avec Nicodème pour l'ensevelir.

— Vraiment ? interrogea Gamaliel incrédule. Les temps sont-ils changés depuis que tu allais de nuit, toi, Nicodème, consulter le jeune maître ? Tu craignais de te compromettre, alors ; et cette crainte t'a abandonné devant l'ignominie de sa mort ?

— Ah ! s'écria Nicodème, que je voudrais effacer ces souvenirs ! Pendant les jours qui précédaient cette démarche, tous les détails me sont présents, je luttais, je doutais, je ne me sentais plus comme les autres. Je suis allé vers Lui la nuit, pour qu'on ne sache pas, pour que, surtout, aucun des nôtres ne sache ! Le vent soufflait, comme ce soir, dans les ruelles étroites, mais sous un ciel plein d'étoile. Et Jésus comparait cela à l'Esprit invisible dont nous entendons la voix, sans savoir d'où il vient, où il va. Je lui ai dit : " Je sais que vous êtes un docteur venu de Dieu..." *Je sais !*... Et je ne lui offrais que cette foi honteuse, cette confession dans les ténèbres ! Il ne me l'a pas reproché. Mais l'entendre ainsi, moi seul, tremblant et brûlant à sa voix : quel reproche eût valu cela ? De quel orgueil, de quelle honte mauvaise sommes-nous pétris pour qu'alors même je ne me sois pas jeté à ses pieds, lui disant : " Aidez-moi. Je crois, mais d'une foi lâche

comme moi-même !...” Je ne sais pourquoi, je n’ai pas dit cela : mais sa mort a fait ce que n’avait pas fait sa vie. Je l’ai confessé devant le gouverneur, comme une rançon de cette confession dans la nuit. Nous l’avons détaché de la Croix, nous l’avons enseveli... Et je ne me suis pas pardonné !

— Je ne l’avais jamais interrogé, observa Gamaliel qui l’écou-  
tait avec une attention inquiète. Je n’ai agi que pour son bien en  
le prévenant, en essayant de l’arracher à ses ennemis. Si j’avais  
cru, qui m’aurait empêché de dire : “ Je crois ? ”

— Combien de foi entre-t-il déjà dans le doute et le trouble ?  
Avec la même assurance pourrais-tu nous dire : “ Je ne crois  
pas ? ” interrogea Joseph avec angoisse. “ Parle, maître. Nos  
lumières devant les tiennes sont des lumières d’enfants.”

Gamaliel s’arrêta de long moments, pensif, regardant en lui-  
même devant ces témoins chers de sa vie. Le moment qu’il écar-  
tait était tout proche, était là ; sa pensée allait entraîner leur  
pensée. Cet être de droiture pesa la responsabilité sans la re-  
pousser. Il dit ce qu’il voyait en lui, comme il l’eût dit au mo-  
ment de franchir le seuil de la tombe.

— Jamais mon âme n’a été ainsi hors de mes mains. Jamais  
un problème aussi redoutable ne s’est posé devant moi. Et je  
tremble ! Il faut tant de beauté pour attirer la lumière éternelle.  
Et je ne vois plus en moi cette calme certitude de la beauté...

Plusieurs de mes pensées anciennes ne sont plus mes pensées.  
Nicodème, je t’ai dit avec dédain : “ Tu es allé vers cet homme  
du peuple, cet illettré ! ” il y a bien des jours. Et tout à l’heure  
encore je voulais reprendre cette idée mauvaise. Mais je forçais  
mon âme... Tu es allé vers un bien-aimé de Dieu.

Le regard du maître se fixa de nouveau sur l’inscription éclatante, l’un des pôles de sa vie jusque-là. Les mots s’étaient enfuis de mon âme, malgré le retour volontaire et orgueilleux aux préjugés de toute une vie, lorsque, pour la première fois, il avait vu passer sur le jeune front la lumière de Dieu.

— Je disais, je vous disais encore : “ Si c’est le Christ, l’Eter-  
nel le sauvera.” Je parlais d’une façon impie. Ce que fera  
l’Eternel, nul ne le sait. Car qui a sondé les voies de l’Eternel ?

Il poursuivit au bout d’un instant :

— Je suis emporté par des pensées contradictoires comme une  
barque sans mât et sans gouvernail en un jour d’orage : nous le  
croçons un ami de Dieu ; nous confessons qu’Il était un pro-  
phète... Mais comment oser dire : “ C’est le Christ ?... ” Il n’a

rien fondé. Il a été exécuté comme un criminel. Ses disciples sont dispersés. Son œuvre semble morte. Pour nous convaincre, pour prouver qu'il était le Messie, plus grand qu'Elie et que Moïse — Eloïm, le Fils attendu de Jéhovah ! — il fallait plus que ses miracles. Les prophètes eux-mêmes ont ressuscité des morts... Et ce n'est pas assez de ce tremblement de terre, de ces inexplicables ténèbres, même de ce voile du temple déchiré par une main invisible : car ces vérités sont dures à entendre, et même parmi nous beaucoup ne savent plus s'il a un Messie et s'il viendra jamais.

Ame du Juif ! Ame du Grec ! Saul de Tarse, le disciple de Gamaliel, connaissait les deux courants de l'esprit de son maître, lorsqu'il écrivait que le Christ et sa Croix étaient un scandale aux juifs, une folie aux gentils. Il savait aussi le besoin d'irréfutables preuves pour ces esprits raffinés et inquiets, lorsqu'il ne craignait pas d'écrire : *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine...*

Le vent continuait à souffler dans les rues étroites. L'Esprit du Seigneur passait, cet Esprit dont l'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va.

Gamaliel reprenait :

— Mais cette lumière qui émanait de Lui ! Ce miracle vivant qu'Il était ! Savez-vous quel miracle je veux dire, plus grand que toutes les guérisons qu'il opérait au dehors ? Lorsque je l'avais vu, tout me semblait vain, artificiel, misérable. Nos discussions oiseuses sur la vérité me paraissaient le jeu d'enfants jetant des cailloux aux étoiles. Peut-on porter toute la vie, en soi, un être endormi ? Mais je dormais. Il m'a éveillé au désir d'une autre lumière. Comment ce regard clair brisait-il toutes les formules, allait-il au delà de toutes les surfaces, pour vous saisir aux sources mêmes de la vie, vous emporter comme le vautour emporte sa proie ?... non... comme le pasteur prend la brebis qu'il enlève aux épines et aux ronces, patiemment, penché sur elle...

La voix, la voix lointaine du maître, avait des inflexions d'une tendresse infinie. Il Le voyait. Il L'évoquait dans une pensée attentive. Il L'aimait...

Joseph entr'ouvrit les lèvres. Il étouffa une exclamation d'étonnement. Il suivait le chemin qu'avait fait cette âme depuis qu'ils parlaient ensemble pour la première fois au souper de la Pâque. Que lui manquait-il pour se joindre aux disciples ?



Il lui manquait, après avoir dit : " C'est un prophète," d'ajouter : " C'est le Messie ! "

Il y eut un long silence. Ce fut encore Gamaliel qui le rompit, écartant d'un geste lassé la lutte surhumaine :

— Comment l'avez-vous enseveli ?

— Joseph donna les détails les plus minutieux sur la descente de la Croix, sur l'embaumement hâtif :

— Il était mort depuis quelques heures ajouta-t-il. Les plaies ne saignant plus ; plus même cette plaie du côté, si profonde, par laquelle le centurion s'assura de sa mort. J'ai posé la main sur ce cœur qui ne battait plus. Nous étions tous les deux, Nicodème et moi, aveuglés par les larmes, et il me semble qu'il acceptait cela, Lui qui voulut qu'on l'aimât. Si tu l'avais vu, comme nous l'avons vu, son visage navré d'angoisse, mais si beau, si j'osais dire ainsi, si divin ! Une espérance sortait de Lui. Comment expliquer cela ? Tout est fini, et rien n'est fini. Il est mort, glacé, le cœur ne battant plus ; j'ai enfoncé moi-même des faisceaux de myrrhe dans la profondeur de ses plaies. J'ai posé ma main sur les lèvres où ne passait plus aucun souffle. Son corps était si livide que pas une goutte de sang ne paraissait y être demeurée. J'ai donc la certitude matérielle de sa mort ; j'en ai la preuve, et je ne sais ce que j'ose attendre... mais j'attends.

— Où est son tombeau ? interrompit Gamaliel.

— Dans mon jardin, près du Golgotha ; j'y avais fait creuser mon sépulcre. C'est là où nous l'avons déposé. A l'heure où nous l'ensevelissions, les prêtres descendaient du temple pour cueillir dans le champ réservé la gerbe que l'on doit offrir demain devant l'autel. Notre marche de larmes s'est croisée avec leur procession joyeuse et leurs chants. Et ces rites m'ont paru finis, sans objet maintenant et vides de sens. L'offrande mystique de la terre n'était pas dans leurs mains : elle était dans les nôtres !... Ah ! ne crois-tu pas ? comme Abraham, comme Moïse, il est mort... et *Il vit*.

— Attends, interrompit Gamaliel. Qui sait si l'Eternel, lui-même, ne passera pas sur nos chemins ?

Dans le ciel de ténèbres la lune maintenant se levait. Elle enveloppait d'une douceur de songe les êtres et les choses, Jérusalem endormie, les ondulations lointaines des montagnes, la terre aride d'alentour, et le jardin silencieux où le Christ reposait, seul, dans la mort.

" MONLAUR "

" Ils regarderont vers lui ".

## Le dernier moine de Saint-Aubin

L'abbaye de Saint-Aubin était riche. Quand vint la Révolution, les moines n'émigrèrent pas. Ils étaient peu nombreux et ne remplissaient qu'une aile de leur vaste monastère, où les cellules se suivaient, toutes ouvertes sur le même corridor. Une nuit d'hiver, les révolutionnaires firent invasion chez ces pauvres religieux trop confiants. Sans autre forme de procès, ils les massacrèrent, à l'exception d'un seul, le plus jeune, qui, occupant la cellule la plus éloignée, put échapper avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Lorsqu'il eut fait quelques pas hors de la clôture, le jeune religieux pensa qu'on le trouverait aisément et que ce n'était pas la peine de fuir ni de conserver sa vie. Il se mit à genoux, attendant les assassins. Cependant, les assassins ne vinrent pas. Au bout de quelques heures, saisi de froid et tourmenté par la faim, le moine se releva et se mit tranquillement en quête d'un refuge. Il trouva une chaumière dont les habitants le tinrent caché tout le temps de la persécution. Quand il y eut un peu de sécurité, il revint à l'abbaye. Depuis la nuit du massacre elle était déserte, défendue par la terreur ; personne n'y avait osé entrer. Le religieux trouva les restes de ses frères à la place où les assassins les avaient laissés. Il leur donna la sépulture. Ensuite il s'établit dans sa cellule. Il vécut là de longues années, avec quelques anciens serviteurs, revenus comme lui. Il faisait les offices monastiques et se considérait comme seigneur et maître de tous les domaines que la communauté n'avait pas régulièrement et volontairement aliénés. Quand on chassait dans la forêt sans sa permission, il protestait contre cette usurpation de son droit de propriété. Gustave, étant encore jeune garçon, le vit en ce temps-là. Le dernier moine de Saint-Aubin était un homme d'aspect sévère, qui parlait peu, et que l'on voyait encore plus rarement sourire.

Un soir, deux voyageurs, surpris par un effroyable orage, se réfugièrent à l'abbaye. Le moine, averti par ses serviteurs, vint au-devant d'eux et leur rendit en personne les devoirs de l'hospitalité, comme il avait d'ailleurs coutume. L'un des deux voyageurs était un homme d'un certain âge, d'aspect mauvaise figure, et qui paraissait préoccupé et presque craintif ; l'autre était son fils, garçon de vingt ans. Après qu'ils eurent bu et mangé et qu'ils se furent réchauffés auprès d'un bon feu, le père parla de

reprendre sa route. L'orage continuait ; le religieux leur conseilla de passer la nuit. C'était l'avis et le désir du jeune homme.

“ Mon père ne voulait pas entrer, dit-il en souriant ; il craignait un mauvais accueil, et c'est presque malgré lui que j'ai heurté à la porte de l'abbaye.

— Il est vrai, reprit l'autre, et je suis très reconnaissant de la bonne hospitalité que l'on nous donne. Néanmoins je ne voudrais point passer la nuit ici.”

Il avait l'air contraint et effaré, et balbutiait avec effort plutôt qu'il ne parlait. Le moine insista.

“ Vous ne gênez point, dit-il, nous avons des chambres vides. On a fait de la place ici. Sous la Révolution...”

— Oui, oui, se hâta d'ajouter le voyageur, j'ai entendu parler de cela. Mais l'orage a cessé, nous pouvons partir...”

Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole. Il pâlit. Le moine le regarda avec attention...

“ Vous entendez, mon père, dit le jeune homme ; que deviendrons-nous sur les chemins par ce temps et à cette heure ?

— Quelle heure est-il donc ?” dit l'homme, de plus en plus pâle.

En prononçant ces mots, il tira machinalement sa montre. Le moine étendit la main et prit avec une sorte d'autorité cette montre qu'il croyait reconnaître. C'était celle qu'il avait laissée dans sa cellule en fuyant les assassins.

Il la rendit sans manifester aucune émotion.

“ Restez ici, dit-il au jeune homme. Couchez-vous et reposez tranquillement dans ce lit, qui fut celui du dernier abbé de Saint-Aubin. Vous, ajouta-t-il en s'adressant au père, venez avec moi ; j'ai une autre chambre où peut-être vous pourrez dormir.”

Il parlait d'une voix si grave et d'un visage si imposant, que l'homme à qui il s'adressait se leva, prêt à le suivre, sans objecter un mot. Le moine le conduisit à l'extrémité du corridor, dans sa propre cellule, celle d'où il avait fui la nuit du massacre.

“ Ici, dit-il au voyageur, le repos pourra vous être moins difficile... il n'y a pas eu de sang versé.”

L'homme tomba à genoux. Le dernier moine de Saint-Aubin lui donna sa bénédiction.

“ Dormez, mon frère.”

Et il le laissa.

LOUIS VEUILLOT.



LA CIE CADIEUX & DEROME, MONTREAL.

VIENT DE PARAITRE :

La nouvelle édition

DE

Claude Augé  
Le Livre de Musique

CONTENANT

en plus des matières ordinaires

16 CHANTS NATIONAUX CANADIENS

1 beau vol. illustré de nombreuses gravures. . . . . 0 50

COLLECTION ENFANTINE

JEAN BEDEL

Servant de préparation à toutes les méthodes

<i>L'Année enfantine de lectures progressives.</i> 1 vol. cart. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine de grammaire.</i> 1 vol. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine d'exercices français.</i> 1 vol. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine d'arithmétique.</i> 1 vol. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine de géographie.</i> 1 vol. . . . .	0 25
<i>L'Année enfantine de leçons de choses.</i> 1 vol. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine d'histoire de France.</i> 1 vol. . . . .	0 15
<i>L'Année enfantine de rédaction.</i> 1 vol. . . . .	0 15

Chaque volume de cette délicieuse collection est illustrée de nombreuses gravures.

OUVRAGES DE M. L. O. DAVID :

L'UNION DES DEUX CANADAS

(1841 - 1867)

1 volume in-8 (poste en plus, 10 cents) . . . . . 1 50

LES DEUX PAPINEAU

1 volume in-12 . . . . . 0 50

MES CONTEMPORAINS

1 volume in-12. . . . . 1 00

BIOGRAPHIES ET PORTRAITS

1 volume in-12. . . . . 1 00

Octobre 1908